

mais s'est annexé l'Esthonie, la Livonie et la Courlande. Elle a commis les fautes irréparables de Brest-Litowsk et de Bucarest, et celle non moins irréparable de von Lichorn à Kief. Elle a jeté le masque. Et, comme sa force s'écroule, elle ne peut plus trouver d'argument pour sa défense."

En d'autres termes, parmi les causes de sa déconfiture, l'Allemagne devra mettre, avec sa cruauté inhumaine, ses grossiers et constants mensonges, fruits de son subjectivisme, de son égoïsme, de son orgueil.

S. D.

La transfusion du sang

JE viens d'assister à un spectacle extraordinaire; j'ai, à l'occasion d'un petit voyage, traversé une des régions de la France où sont concentrés et perfectionnés les soldats américains, avant d'être envoyés au front. Imaginez, pour l'enthousiasme, une croisade, pour l'organisation, une immense ruche industrielle en plein rendement.

Les trains se succèdent sans relâche et se croisent: ceux qui descendent des bases de débarquement, comblés d'une jeunesse ardente, disciplinée et qui chante de tout son cœur. Ceux qui montent vers le feu et le risque, où une nuance de gravité quasi religieuse n'empêche pas les élans joyeux de ces natures libres et franches. Car il suffit de voir ces beaux combattants, souples et musclés, aux visages expressifs, aux yeux d'enfants heureux, pour comprendre qu'ils se meuvent dans un grand rite, qu'il y a devant leur âme une attraction sacrée. La fibre la plus profonde de l'honneur national a vibré en eux, à la minute historique où elle devait vibrer, et cela est sensible à la communion de ces efforts, de ces mouvements, de ces voix. Quand des camarades français ou anglais passent dans des wagons poussiéreux, lourdement chargés en plein soleil, les Américains poussent des vivats modulés et aigus, où il y a comme l'appétit de la bataille. Ils viennent de loin pour une noble besogne, et leur intention sonne dans leurs cris. Quelle franche cordialité ! Aux habitants ils offrent leurs conserves, leur pain, des cigarettes, avec un geste charmant qui signifie : "Ne sommes-nous pas frères?" Ils sont pleins d'attention pour les femmes, quel que soit leur âge et pour les enfants; dans un coin de gare, en pleine nuit, quelques malheureux gosses, d'une famille de réfugiés, dorment à même le sol, pareils à de petits anges noirs de poussière et de charbon. Deux officiers américains passent. Ils s'arrêtent, regardent, hochent la tête, et, sans mot dire, jettent sur les jeunes dormeurs les grands manteaux qu'ils portaient sur le bras. Puis ils vont s'asseoir un peu plus loin et restent là deux heures, immobiles, malgré la fraîcheur de l'aube, guettant avec attendrissement leurs protégés, désormais bien au chaud.

Voici un camp d'aviation au jour tombant. Les monoplans et les biplans se poursuivent dans un ciel léger, qui a tous les reflets de la perle. Un aviateur français de vingt-neuf ans, qui instruit les Américains m'explique: "Ce sont de remarquables élèves, d'une docilité et d'une modestie exemplaires. Ils apprennent rapidement, retiennent tout et leur reconnaissance envers leurs instructeurs est extrême. Ils brûlent de venger la France dévastée. On leur a fait des récits, d'ailleurs exacts, des saccages commis par les Boches, ces jours derniers, au cours de leurs retraites. Ils s'étonnent que notre haine, réelle je vous en réponds, et solide, ne s'exprime pas davantage. Ils nous prennent les mains "*punir ensemble... châtement ensemble*". Ils accourent ici en redresseurs de torts, et leur dévouement est sans limites. "Ce peuple, qu'on croyait des gens d'affaires, est d'un idéalisme passionné, d'une abnégation frénétique." Celui qui me parle ainsi en est à sa troisième chute. Entièrement scalpé, il porte encore les marques et coutures de son terrible accident. Il murmure : "Les Allemands sont perdus cette fois, complètement perdus. Ces jeunes Américains sont un flot qui submergera tout. Quels conscrits... et quel outillage !"

Ailleurs voici les trains sanitaires modèles, avec la grande croix rouge et les lettres majuscules U. S. A. Vastes et confortables hopitaux roulants, sans cesse ventilés, désinfectés et perfectionnés, ils montrent ce que peut la méthode associée à l'hygiène et à la volonté de limiter les pertes en vies humaines et les maux de la guerre autant qu'il se pourra. Spectacle émouvant, deux jeunes blessés américains, étendus sur des civières, pâles et frissonnants, serrent les mains des camarades français et anglais, auxquels ils distribuent leur tabac, avec des grimaces qui disent la souffrance. Chromo tant que vous voudrez, mais j'ai eu les larmes aux yeux en voyant trois grands peuples en armes aussi profondément unis par la douleur. Au Français, à l'Anglais toujours valeureux, mais qui ont tout de même quatre années de guerre, et d'une terrible et épuisante guerre dans leurs bottes, l'Américain apporte son sang neuf. Il s'agit d'une immense transfusion ethnique, accomplie face au barbare et sous le feu de l'ennemi. Les résultats de cette transfusion commencent déjà à se faire sentir dans tous les domaines, industriel, économique, financier, et surtout sur les champs de bataille. Les vieux combattants, voyant arriver cette glorieuse rescousse, comprenant sa valeur et sa vigueur, ont senti leurs forces renaître. L'espérance, la certitude de la victoire — et j'entends d'une victoire complète par l'écrasement final de l'Allemagne maudite — sont remontées, d'un seul bond, jusqu'au niveau prodigieux du début. Je ne sais pas si jamais le monde a connu un spectacle aussi grand ni d'un pareil exemple.

LEON DAUDET.

—L'Action Française.